



Le 8 décembre, le père Demeestère (en haut) s'apprête à partir dormir dans l'un des camps. Il vient de récupérer sa tente qui séchait. Il a déjà dormi plusieurs nuits dans le camp BMX (au centre et ci-dessus) composé de personnes originaires d'Erythrée. Photos Michael Bunel/Le Pictorium pour La Croix

●●● dehors des mots. À commencer par le froid, la pluie, la boue. Le dénuement total. Et la vie malgré tout. Un peu plus loin, près d'un autre feu, un homme, pieds nus dans ses tongs, réchauffe du lait et en propose aux invités. À la lumière des flammes, on devine un espace dédié à la cuisine. À droite d'une petite table de fortune, trois ou quatre marmites lavées s'égouttent sur une palette.

Tous les jours, la Vie active, une association mandatée par l'État, distribue, sur le parking d'à côté, des petits déjeuners, puis des repas chauds à emporter, ainsi que de l'eau. Une association indépendante, Salam, apporte des viennoiseries et « Mamie », l'une des bénévoles, ajoute souvent des provisions pour cuisiner. Calais Woodyard fournit du bois. Info Bus met à disposition un équipement pour recharger les portables. Hope & Smile vient chercher le linge à laver, qui est ensuite rapporté sec et plié. Alors que les autorités ont installé beaucoup de grillages et de rochers, compliquant l'accès à de nombreux campements, BMX, avec son parking, peut encore recevoir de l'aide.

Le brasier au bord duquel se tient Philippe fait plus de fumée que de flammes. On y réduit en cendres les débris du jour. Coquilles d'œufs, boîtes de sardines, bouteilles de lait, vêtements boueux, et beaucoup d'objets en plastique, dont la combustion dégage une odeur âcre... Mais pourquoi tout brûler ainsi ? « La police veut que tout soit propre, donc, quand ils viennent, tous les deux jours, on se lève à 4 heures du matin et on débarrasse tout », explique un homme un peu plus âgé que les autres.

Contrairement à d'autres campements, où lors des évacuations, tentes et couvertures sont emportées dans une benne jusqu'à une ressourcerie, où les migrants peuvent théoriquement les récupérer en mauvais état, à BMX, les Érythréens s'organisent pour que ça se passe différemment. « Tous les deux jours, poursuit Philippe, quand la police vient démanteler le campement, les exilés crient "gender gender" ("gendarmes, gendarmes"). » Dès l'arrivée des forces de l'ordre, les exilés déménagent toutes leurs affaires sur le parking, avec des caddies et des poussettes rangés à l'entrée du camp... Et, aussitôt après leur départ, ils se réinstallent sur le terrain vague. Épuisante absurdité. « Good life, good life » (« belle vie, belle vie »), résume, ironiquement, un des habitants du camp.

Comme beaucoup de personnes au contact des exilés, le père Demeestère estime qu'il s'est durci au contact de la réalité. « Je me suis radicalisé à Calais, en voyant ce que les autorités sont capables de faire à des êtres humains sous prétexte qu'ils sont dans la catégorie migrants », reconnaît Philippe, qui a vécu toute sa vie au contact des sans-abri (lire les repères) avant

d'arriver à Calais en 2016. Pour celui qui héberge là quiconque – bénévoles, SDF, exilés ou invités – a besoin d'un toit, un point de non-retour a peut-être été atteint au début de l'année. Prétextant un problème d'alarme incendie, la municipalité a fait fermer la « Crèche », un abri de nuit qu'il coordonnait pour accueillir les migrants fragiles, souvent mineurs ou convalescents, dans la Maison du doyenné, juste en face de son appartement. « Ils invoquent un problème de sécurité pour foutre les gens dehors ! », s'emporte le prêtre. En octobre, la mort de Yasser, le jeune Soudanais percuté par un camion, a accru la colère. « Il fallait sortir de l'impuissance, montrer que ce n'était plus possible ! », renchérit Philippe.

Entamée le 11 octobre avec un couple de bénévoles, Anaïs Vogel et Ludovic Holbein, la grève de la faim n'a pourtant pas permis d'obtenir grand-chose, malgré l'envoi d'un médiateur. Le père Demeestère, amaigri de 8 kg, l'a interrompue au 25^e jour, le 4 novembre, treize jours avant ses deux camarades. « Nous sommes dans une relation du faible au fort, explique-t-il aujourd'hui. Dans ce cas de figure, il faut se replier avant d'avoir subi des dommages trop importants et de ne plus pouvoir remonter au front. Il a fallu tourner sept fois autour des murailles de Jéricho avant qu'elles ne tombent. »

« Il faut se replier avant d'avoir subi des dommages trop importants et de ne plus pouvoir remonter au front. »

En attendant, le père Philippe a des choses à faire, à commencer par la mise en route d'un nouveau lieu d'accueil hivernal pour les exilés. Il se réveille donc au petit matin, en pleine forme. « Chaque nuit a son cachet, commente-t-il. La première, j'étais mal équipé, j'ai eu trop froid. La deuxième, mon matelas s'est dégonflé, je n'ai pas pu dormir. La troisième, j'ai entendu les rats toute la nuit. Et la quatrième, c'était la tempête. »

En comparaison, cette nuit-ci était presque une partie de plaisir. Il a dormi du sommeil du juste. Dans la tente d'à côté, on l'a entendu ronfler un peu. Tandis qu'il replie sa tente, une volée de mouettes tombent sur le camp encore endormi. Les plus matinaux des Érythréens réveillent le feu. Ce matin-là, pas de « gender, gender », ce n'est pas le jour de la police. Avec les tomates et les œufs apportés la veille par le Secours catholique, ils préparent un petit déjeuner. Une casserole pour 30 personnes, qu'ils proposent pourtant de partager avec les invités.

Nathalie Birchem